



**HAL**  
open science

## Devenir étudiant, quels liens sociaux pour entrer dans une technicité numérique à l'université?

Cédric Fluckiger

► **To cite this version:**

Cédric Fluckiger. Devenir étudiant, quels liens sociaux pour entrer dans une technicité numérique à l'université?. Olivier Martin; Eric Dagiral. Les liens sociaux numériques, Armand Colin, pp.159-177, 2021. hal-03466593

**HAL Id: hal-03466593**

**<https://hal.univ-lille.fr/hal-03466593>**

Submitted on 4 Jul 2023

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## **Devenir étudiant, quels liens sociaux pour entrer dans une technicité numérique à l'Université ?**

Cédric Fluckiger - Univ. Lille, ULR 4354 – CIREL.

### **Introduction**

Le 16 mars 2020, les portes de toutes les écoles et universités françaises sont restées fermées. Quelques jours plus tard, la moitié de l'humanité était confinée pour tenter de limiter la propagation de la Covid-19, dans le contexte du manque chronique de moyens pour les systèmes de santé. Des étudiants et écoliers, dans de nombreux pays, faisaient alors l'expérience de la mise à distance des enseignements. Certains des outils et réseaux numériques mobilisés dans l'urgence existaient parfois de longue date au sein des institutions éducatives ; d'autres ont été mis en place dans l'urgence ; d'autres enfin étaient proposés par les apprenants eux-mêmes, réinvestissant en contexte scolaire ou universitaire des outils qu'ils utilisaient par exemple dans l'univers des jeux vidéo en ligne.

Certes, l'enseignement à distance en soi n'était pas une nouveauté, le recours à des plateformes et dispositifs sur le réseau Internet, associant parfois plus ou moins heureusement des outils synchrones et asynchrones, est ancien et largement développé : cours d'enseignement à distance ou hybrides, MOOCs, diplômes et certificats en ligne sont déjà une composante de l'offre de formation. Cette offre existe tant dans les pays dits du Nord que dans ceux dits du Sud, où ils sont souvent vus comme une solution pour pallier les difficultés structurelles liées au manque de ressources, à la distance géographique ou à la faiblesse du taux d'encadrement. Pourtant, le passage à une telle échelle des cours à distance pour des millions d'écoliers, lycéens et étudiants a bel et bien constitué une accélération et un changement d'échelle dont les conséquences ne nous apparaissent pas encore clairement.

Ce qui nous intéresse ici est que le simple fait qu'un tel passage à distance ait été envisageable dit quelque chose de la numérisation de nos sociétés et de l'enseignement. Bien entendu, les difficultés rencontrées en ont montré les limites. Ces limites ne sont pas seulement techniques, liées à un manque de matériel ou de connexion, elles sont avant tout sociales, liées à la manière

Version pré-print de : Cédric Fluckiger. Devenir étudiant, quels liens sociaux pour entrer dans une technicité numérique à l'université?. Olivier Martin; Eric Dagiral. *Les liens sociaux numériques*, Armand Colin, pp.159-177, 2021. [\(hal-03466593\)](#)

dont ces technologies numériques sont intégrées à la vie sociale, aux liens de sociabilité et aux habitudes antérieures des apprenants.

C'est ce point de vue qu'adopte ce chapitre. Nous chercherons à montrer, dans le cas de l'enseignement supérieur, comment les équipements numériques des étudiants sont devenus un fait social et culturel, et ce qu'implique la numérisation du *métier d'étudiant* comme le nommait Coulon (1997). Plus exactement, nous montrerons comment les étudiants négocient leurs parcours numériques lorsqu'ils quittent le lycée pour entrer à l'université, comment ils entrent dans de nouveaux liens sociaux, des relations d'entraide, des échanges, comment se joue la valorisation de certains usages ou encore l'imposition de normes à leurs usages.

Pour cela, nous montrerons, dans une première section, comment l'actualité de ce problème conduit à envisager ce passage au numérique dans les termes d'une *technicité* numérique et d'une *littéracie* numérique. Nous montrerons ensuite ce que ces concepts apportent à l'analyse de discours d'étudiants sur leur parcours et leurs usages du numérique à l'Université. Enfin, nous soulignerons à quel point cette technicité partagée passe par des réseaux d'entraide et de sociabilité, conduisant une certaine normativité des usages.

#### Encadré méthodologique

Ce chapitre s'appuie sur la relecture de plusieurs terrains d'enquêtes sur les usages numériques auprès d'étudiants, dont une enquête inédite. Seule une vingtaine d'entretiens ont été conservés ici, à l'exclusion d'autres données (questionnaires, recueil de documents ou d'échanges entre étudiants). L'un des terrains, déjà ancien, a déjà donné lieu à des publications (Fluckiger, 2011, 2016) et s'appuyait sur 12 entretiens. Une partie des entretiens (huit) ont été conduits en 2019, puis pendant et après le confinement. D'autres enfin, utilisés très secondairement ici, ont été menés par des étudiants et doctorants dans le cadre de leurs travaux respectifs. Que ces entretiens aient été faits pour l'occasion ou aient été retraités secondairement, nous y avons cherché des « événements littéraciques numériques » (ce terme est expliqué en 1.5) qui ont été catégorisées selon les composantes de la technicité proposées par Combarous (1984).

## 1 De l'actualité d'un problème au cadre théorique de la littéracie numérique

### 1.1 D'un problème académique à un problème social

Les enseignements numérisés font l'objet d'une littérature scientifique considérable, dans des perspectives théoriques et des disciplines variées. Il en ressort notamment que l'usage du numérique par les enseignants n'a pas fondamentalement bouleversé la pédagogie universitaire (Endrissi, 2012 ; Duguet et Morlaix, 2018...). Mais la mise à distance au printemps 2020, simultanément, de tous les enseignements, a subitement transformé une question *académique* en un problème *social*, discuté dans la presse ou dans les familles : comment suivre un cours à distance dans des conditions parfois précaires, comment assurer l'équité alors que certains étudiants sont peu ou mal connectés, quelles formes d'évaluation peuvent être mises en place, etc. ? Certaines universités ont sondé dans l'urgence leurs étudiants et ont parfois semblé découvrir que les étudiants étaient loin d'être tous équipés d'imprimantes, de débits suffisants, d'un espace de travail isolé au sein de leur domicile, devaient partager leur ordinateur avec conjoints, parents, enfants ou fratrie. Certains étudiants n'arrivaient pas à se connecter à un service de visioconférence proposé par l'enseignant. Même lorsque les problèmes techniques pouvaient être surmontés, c'est l'isolement et l'absence de lien social en face à face qui ont constitués des facteurs de « décrochage » pour une partie des étudiants. Pour l'une ou l'autre de ces raisons, suivre un cours à distance, se saisir des ressources et exercices laissés par un enseignant sur une plateforme ou un service d'enseignement à distance était loin d'être une évidence pour tous.

Face à ce problème, un premier point de vue est possible : essayer de comprendre, dans un paradigme « diffusionnel », les conditions techniques et sociales dans lesquelles les établissements d'enseignement et de formation ont assuré la mise à distance des enseignements.

Un point de vue inverse peut être adopté, qui sera celui de ce chapitre. Il s'agit d'investiguer les conditions dans lesquelles les apprenants ont été, dans une mesure diverse, en mesure de se saisir de ces éléments d'enseignement à distance. Cela n'a en effet été possible, malgré les difficultés, que parce que les étudiants sont majoritairement équipés, travaillent, prennent et organisent souvent des notes de cours sur ordinateur, lisent en ligne, etc. Cet équipement massif des étudiants est d'autant plus remarquable que les lycéens sont, pour leur part, relativement peu équipés d'outils numériques en classe, une part majeure du travail se déroule sur des

Version pré-print de : Cédric Fluckiger. Devenir étudiant, quels liens sociaux pour entrer dans une technicité numérique à l'université?. Olivier Martin; Eric Dagiral. *Les liens sociaux numériques*, Armand Colin, pp.159-177, 2021. [\(hal-03466593\)](#)

supports papiers (il semble que les conclusions de Guichon, 2012, sur ce point restent valables). Il y a là, entre le lycée et l'université, un passage du papier au numérique, une forme de rupture qui nécessite une acculturation, c'est-à-dire une appropriation d'outils, d'une culture, de normes sociales, de processus cognitifs... Le point de vue théorique adopté dans ce chapitre est que ce passage présente de remarquables proximités avec le passage de l'oralité à l'écriture tel qu'il a été décrit dans les termes de la littéracie par Goody (1979).

## 1.2 Des pièges du déterminisme au concept de littéracie

Pourquoi parler de littéracie ? Que est l'apport de ce concept dans un tel contexte ? Face à une évolution comme celle que vivent l'École et l'Université avec la numérisation, chercher ce qui est nouveau et l'opposer à l'ancien est stérile. Si l'on récuse une telle vision anhistorique et déterministe, comment donc penser tout à la fois l'évolution des usages, qui forment une culture nouvelle chez les étudiants, et la manière dont les étudiants y entrent ? Ni la notion d'usage, ni la notion de culture ne mettent l'accent sur la question de leur historicité. C'est en revanche le cas du concept de *littéracie*, issu des travaux en anthropologie de Jack Goody, qui ouvre son ouvrage majeur par la question : « Comment changent les modes de pensée dans le temps et dans l'espace ? ». Comment changent les modes de pensées – et les pratiques – est bien ce qui nous préoccupe ici : nous ne cherchons ni à décrire des usages statiques, ni à dépeindre une évolution sociale hors de ce que la constitue au niveau individuel.

Ce concept de littéracie présente précisément l'avantage de discuter de la manière dont les individus se saisissent des évolutions sociales tout en étant, dialectiquement, saisies par elles. Il permet de poser la question de ce qui a changé effectivement, sur le plan individuel et collectif, cognitif et social, sans tomber dans un déterminisme technologique qui ne chercherait que des *effets* à la diffusion des technologies. Au contraire, les approches théoriques de la *littéracie* invitent à regarder comment les changements technologiques transforment les rapports sociaux, le rapport au savoir, le rapport à la technique et toute la société. Il demande toutefois à être discuté concernant les usages du numérique.

## 1.3 Peut-on parler de littéracie numérique pour les étudiants ?

Avec le développement du numérique, l'idée s'est répandue que se développent en réalité de nouveaux modes de communication, dont les processus de construction et de diffusion ainsi que les effets peuvent être appréhendés avec le même appareillage théorique que celui du

Version pré-print de : Cédric Fluckiger. Devenir étudiant, quels liens sociaux pour entrer dans une technicité numérique à l'université?. Olivier Martin; Eric Dagiral. *Les liens sociaux numériques*, Armand Colin, pp.159-177, 2021. [\(hal-03466593\)](#)

passage des sociétés oralisées aux sociétés scripturales. Le numérique et la littéracie partagent en effet de nombreux points communs : technologies de la communication, ils prennent tous deux la forme d'un ensemble de pratiques, de représentations, d'outils, d'œuvres, de normes sociales, etc. ; les deux permettent de fixer et rendre visible les idées et modifient les conditions de leur conservation, de stockage, de reproduction par rapport aux technologies antérieures. C'est dans ce sens qu'a commencé à être utilisé le terme de *littéracie numériques* (voir notamment Lankshear et Knobel, 2011), sur laquelle nous allons maintenant nous arrêter.

Le terme même de littéracie n'est pas exempt d'ambigüités. Cette notion d'anthropologie anglo-saxonne a émergé dans la littérature académique pour évoquer ce qui se joue aux croisements de l'écriture (le processus), des écrits (les produits) et de la culture de l'écrit, avant d'être reprise pour évoquer des littéracies informationnelles, numériques, etc. Toutefois, la définition la plus commune, qui fait autorité en dehors des cercles académiques, est celle de l'OCDE (Organisation de Coopération et de Développement Économiques). Pour cette instance internationale, la littéracie renvoie à une « aptitude à comprendre et à utiliser l'information écrite dans la vie courante, à la maison, au travail et dans la collectivité en vue d'atteindre des buts personnels et d'étendre ses compétences et ses capacités » (2000, p. x). Cette définition a ensuite été paraphrasée pour faire de la *littéracie numérique* une habileté ou une compétence individuelle à manier l'écrit ou le numérique, en cohérence avec la vision politique de l'OCDE et notamment de son programme d'évaluation PISA (voir sur ce point Bart et Daunay, 2018). Cela revient à rabattre sur l'individu une notion qui portait, chez Goody notamment, sur des phénomènes sociaux, historiquement et culturellement situés. Ce n'est pas le point de vue qui sera adopté dans ce chapitre. Nous proposons plutôt de considérer que la littéracie numérique renvoie au sens que donne Jean-Marie Privat à la littéracie, c'est-à-dire à

L'ensemble des praxis et des représentations liées à l'écrit [pour nous au numérique], depuis les conditions matérielles de sa réalisation effective (supports et outils techniques d'inscription) jusqu'aux objets intellectuels de sa production et aux habiletés cognitives et culturelles de sa réception, sans oublier les agents et institutions de sa conservation et de sa transmission. La littéracie s'oppose ainsi à l'oralité comme la culture écrite à la culture orale » (Privat et Scarpa, 2020).

Nous considérerons donc que la littéracie numérique s'oppose aux pratiques communicationnelles ou informationnelles débranchées, même s'il « va de soi que les interférences entre l'une et l'autre sont incessantes et de fait, constitutives des cultures modernes et contemporaines (*ibid.*).

Version pré-print de : Cédric Fluckiger. Devenir étudiant, quels liens sociaux pour entrer dans une technicité numérique à l'université?. Olivier Martin; Eric Dagiral. *Les liens sociaux numériques*, Armand Colin, pp.159-177, 2021. [hal-03466593](#)

Les proximités entre les phénomènes liés à l'écriture et ceux liés au numérique permettent-elles pour autant, sans plus de discussion, de transposer la notion de littéracie de l'un à l'autre ? Certes, les changements de société qui ont accompagné l'écriture, notamment le passage à des sociétés étatisées dans lequel l'écrit joue un rôle majeur (Goody, 1979), lui-même lié au passage à l'agriculture et corrélé à une explosion démographique sans équivalent historique (Mazoyer et Roudart, 2002) sont sans doute d'un autre ordre que les changements actuels, malgré les discours contemporains sur la société « de la connaissance ».

Cependant, on peut argumenter que la numérisation massive des savoirs, de la communication et des pratiques culturelles a d'ores et déjà des effets économiques, sociaux et cognitifs. C'est ce que propose Bachimont (2012), lorsqu'il met en avant l'hypothèse d'une « raison computationnelle », qu'il juge de même nature que la « raison graphique » identifiée par Goody : « le numérique est un nouveau support d'inscription qui a révolutionné nos sociétés en permettant d'aborder et de traiter tous les types de contenus ». En effet, pour lui, les supports numériques « ne sont que le principe abstrait d'une classe de supports matériels qui se trouvent en pratique être très variés dans leur diversité et leur déclinaison matérielle » (*ibid.*).

Bien qu'il soit sans doute trop tôt pour mesurer les changements de long terme qui seront induits par la numérisation de nos sociétés, et sans aller jusqu'à affirmer que ces changements seraient de nature similaire à ceux liés à l'écriture, c'est bien l'intérêt de la notion de littéracie que de poser la question de cette évolution.

#### 1.4 La technicité comme fondement et analyseur de la littéracie numérique

L'approche de Goody oppose les sociétés de culture orale à celles de culture écrite. Le terme de culture doit être entendu ici dans son sens anthropologique très large d'un ensemble de valeurs, pratiques, normes, objets, partagés dans une communauté et faisant l'objet de processus de valorisation et de dévalorisation. Plus précisément, la culture numérique des étudiants et une forme de culture technique, mais on peut suivre Martinand (2018) lorsque, pour réhabiliter les cultures scientifiques et techniques par rapport aux cultures littéraires ou classiques, il affirme que toute culture a pour fondement « une technicité partagée et valorisée », qui se caractérise par « une pensée propre, des outils spécifiques, une spécialisation ».

Dans ce sens, le concept de littéracie engage à décrire l'entrée à l'Université comme une entrée dans une *technicité* spécifique, dans le sens que donnait Combarous (1984) à ce terme, qui

Version pré-print de : Cédric Fluckiger. Devenir étudiant, quels liens sociaux pour entrer dans une technicité numérique à l'université?. Olivier Martin; Eric Dagiral. *Les liens sociaux numériques*, Armand Colin, pp.159-177, 2021. [\(hal-03466593\)](#)

désigne ici « le caractère technique » des engins, des activités, du rapport au monde : on peut avoir un rapport très peu technique à un objet (sa voiture, son ordinateur...), c'est-à-dire qui ne prend pas en compte le caractère technique de cet objet. Dans ce sens, la *technicité* du travail universitaire se caractérise par le fait que les activités nécessaires au suivi des études nécessitent un usage intensif d'objets techniques inséparable de comportements, de valeurs, de connaissances, d'une idéologie, etc.

L'entrée dans une culture estudiantine mobilisant massivement des outils numériques, décrite ici dans les termes de la littéracie numérique, se traduit, en reformulant les composantes de la technicité proposées par Combarrous (*ibid.*) :

- par un équipement matériel et logiciel, qui est spécifique aux étudiants ;
- par une pensée propre à ces outils, passant par des formes de rationalité, des discours et représentations sur ces outils, des normes, des valeurs, des processus cognitifs, etc. ;
- enfin par un ensemble de relations sociales, un partage du travail, des formes d'entraide ou bien incluant des rapports inégalitaires ou de domination.

C'est ce que visent à montrer les parties suivantes.

### 1.5 Conséquences méthodologiques de l'approche par la littéracie

Différents aspects qu'une telle perspective littéracique met en avant sont discutés dans ce chapitre, notamment le fait que comme l'écriture, les usages du numériques sont modelés par les institutions sociales (ici l'Université) et les relations de pouvoir qui les traversent, certains usages étant plus légitimes, visibles ou influents (pour paraphraser Barton et Hamilton, 2010) ; le fait que comme l'écriture existent une pluralité d'usages, associés à différents domaines de la vie et à des groupes sociaux hétérogènes (ce qu'ont bien mis en évidence les New Literacy Studies, Street, 1984) ; ou encore le fait que comme l'écriture il existe un continuum entre apprentissage et maîtrise, qui interdit de concevoir les usages en termes de manque mais conduit à envisager au contraire où se codifient les usages, où ils s'apprennent et où ils s'effectuent.

A cette fin, nous avons recherché dans des entretiens antérieurs ou contemporains de la crise sanitaire, des événements (on pourrait dire des « événements littéraciques numériques », semblables aux « literacy events » que cherchent à repérer Barton et Hamilton, 2010) dans lesquels l'information sous une forme numérique joue un rôle, pour repérer les finalités, le ou



Version pré-print de : Cédric Fluckiger. Devenir étudiant, quels liens sociaux pour entrer dans une technicité numérique à l'université?. Olivier Martin; Eric Dagiral. *Les liens sociaux numériques*, Armand Colin, pp.159-177, 2021. [\(hal-03466593\)](#)

les outils numériques intervenant, les utilisations de ces outils, l'activité représentationnelle, les normes sociales associées, etc.

Que donnent à voir ces « événements littéraciques numériques » repérés dans les discours des étudiants ?

## 2 Entrer dans la culture numérique étudiante

### 2.1 S'équiper après le lycée

Un premier « événement littéracique numérique » est l'achat d'un ordinateur. Une enquête de l'observatoire de la direction des formations auprès des étudiants de l'université de Lille en 2018-19 (ODIF, 2020) montre qu'une très grande majorité des étudiants disposent d'outils numériques pour travailler : seuls 0.1% ne possédaient aucun équipement, 92% d'entre eux déclarent posséder un ordinateur portable (13% un ordinateur fixe et 17% une tablette). Ces taux d'équipements varient peu avec l'année d'étude ou le cycle. Et s'il est une conception partagée par tous les étudiants interrogés, avant ou depuis la crise sanitaire et le recours massif à l'enseignement à distance qu'elle a induit, c'est qu'un étudiant doit posséder un ordinateur portable. Notons que cette évidence pour les étudiants a également constitué le fond de la réponse des institutions universitaires à la demande qui leur a été faite de fermer les accès physiques aux locaux universitaires. On sait les difficultés auxquelles cette politique s'est heurtée et aussi les implicites souvent problématiques que masque cette évidence d'un équipement et d'une connexion des étudiants. Mais les raisons que donnent les étudiants à cet équipement méritent d'être examinées en tant que telles, car c'est sur cette base matérielle technologique que peut se développer toute une culture du numérique chez les étudiants.

L'ordinateur devient, au fil de l'adolescence, un « objet incontournable » des pratiques culturelles des jeunes (Mercklé et Octobre, 2012). Cependant, presque aucun des étudiants interrogés ne possédait au lycée l'ordinateur portable utilisé à l'université : ils utilisaient principalement l'ordinateur familial. Même les rares qui possédaient déjà un ordinateur personnel dès le lycée ont négocié avec les parents un rééquipement lors de l'entrée dans le supérieur, par exemple pour que l'ordinateur possède une autonomie de batterie suffisante pour une utilisation pendant une journée entière. C'est une idée partagée, une évidence indiscutée qu'il est nécessaire de s'équiper pour suivre des études universitaires. Inès explique que ce sont

les frères et sœurs plus âgés d'amies qui lui ont expliqué qu'il est indispensable d'avoir son propre ordinateur portable, ce qui a convaincu ses parents. L'ordinateur est nécessairement portable, car il doit être apporté à l'université, il est forcément personnel en raison de l'étendue des plages d'usage, en journée à l'université, le soir et le weekend pour le travail personnel universitaire. On peut dire que comme le cartable ou le stylo plume des écoliers, l'ordinateur portable personnel est un élément clé de la panoplie de l'étudiant.

Ces équipements viennent instrumenter plusieurs dimensions du *métier d'étudiant*. Celles qui reviennent le plus souvent dans les discours sont la prise de note puis l'organisation des notes de cours ; la réalisation à plusieurs de dossiers et travaux de groupe ; les échanges entre étudiants ; ainsi que, dans une moindre mesure, la recherche documentaire et la lecture de supports numériques. Cependant, la première et principale raison donnée par les étudiants lorsqu'on leur demande pourquoi ils ont besoin d'un ordinateur portable personnel est qu'il est beaucoup plus difficile qu'au lycée de prendre des notes, et dont on sait qu'il s'agit de l'un des facteurs de la réussite universitaire (Michaut et Roche, 2017). Selon eux, les enseignants vont plus vite, ne répètent pas, ne donnent pas d'indication sur ce qu'il faut retenir : au lycée l'enseignant « répète plusieurs fois la même chose juste pour que tout le monde puisse avoir des bonnes notes » (Chloé). Et tous partagent l'idée qu'il est plus efficace de prendre des notes sur ordinateur, puis de les retravailler ensuite, bien que certains continuent à faire des fiches sur papier pour travailler les cours et mettre en avant les points essentiels. Léonie dit même qu'elle « note tout ce qu'il dit même si des fois je me dis que ça je ne vais pas forcément devoir l'apprendre mais je le note quand même ». D'autres usages sont ensuite décrits, notamment la nécessité d'échanger avec les autres étudiants, de rendre des travaux sous forme numérique, d'effectuer recherches documentaires ou lectures en ligne ou échanger avec l'administration. Mais c'est bien la nécessité de prendre des notes qui est systématiquement avancée par les étudiants comme première raison d'acquérir et apporter à l'université un ordinateur, comme Chloé à qui on demande pourquoi elle a acheté un ordinateur juste avant la rentrée : « Je me suis dit qu'il fallait absolument que j'en aie un parce que je savais à quelle vitesse ça allait en cours quand on doit prendre des notes », confirmant la place que conserve le cours magistral dans les pratiques et les représentations (Papi et Glickman, 2015).

La première conséquence de l'idée qu'il n'est pas possible de suivre à l'université sans ordinateur est donc une généralisation et une individualisation des équipements informatiques.

Les étudiants ont de ce fait constamment sur eux un instrument qui est, de fait, à la fois un outil de prise de notes, mais aussi de lecture ou encore de communication, avec l'administration ou les autres étudiants.

## 2.2 Un métier d'étudiant hautement technicisé

C'est en réalité toute l'activité étudiante qui est hautement technicisée. Ce caractère technique des usages se manifeste déjà dans la nécessité qui en découle pour les étudiants de disposer de sources d'alimentation électrique et d'accès aux réseaux. C'est une évidence : sans électricité, pas d'ordinateur. Or les campus ont pour la plupart été construits et aménagés avant la nécessité de brancher des appareils individuels. Dans les amphithéâtres ou les salles de cours, les prises de courant sont rares. On peut observer certains étudiants s'installer en salle de cours en fonction de la proximité d'une prise. Des lieux spécifiquement prévus pour recharger téléphone ou ordinateurs sont apparus récemment sur le campus, mais le fait qu'ils soient systématiquement occupés signale à la fois leur nécessité et l'insuffisance de leur nombre. Il n'est pas rare de voir dans les couloirs, un étudiant assis par terre à proximité d'une prise électrique, rechargeant son ordinateur en attendant le cours suivant. Heureusement, signalent les étudiants interrogés, les batteries actuelles permettent, lorsque l'ordinateur n'est pas trop ancien, d'utiliser l'ordinateur une journée entière. Il s'agit d'ailleurs, nous l'avons dit, d'un critère de choix majeur et de l'une des raisons de se rééquiper pour les rares étudiants qui possédaient déjà un ordinateur personnel au lycée, souvent un ancien ordinateur familial rendu obsolète par un achat plus récent et privatisé à cette occasion. Mais au-delà de la durée de vie de la batterie comme critère d'achat, cette préoccupation demeure constante lors de la journée de cours. Charlène dit « heureusement, cette année j'ai pas de journée trop longue, il me reste toujours de la batterie ». Baptise détaille les stratégies d'économies : « des fois je coupe le wi-fi, [je mets l'ordinateur] en mode avion ». On est bien là au croisement d'une littéracie universitaire et d'une littéracie « jeune », puisque même la sociabilité étudiante est dépendante des possibilités d'accès aux réseaux, y compris électrique, pendant les heures passées à l'université.

Du point de vue matériel, l'ordinateur portable (et ses besoins d'alimentation électrique) est le seul outil spontanément cité par les étudiants, bien que les entretiens fassent apparaître que les téléphones portables, et plus rarement une tablette, puissent être utilisés en situation de travail et d'apprentissage universitaire. L'un des rares cas cité est celui de Lucie qui, pendant les cours

Version pré-print de : Cédric Fluckiger. Devenir étudiant, quels liens sociaux pour entrer dans une technicité numérique à l'université?. Olivier Martin; Eric Dagiral. *Les liens sociaux numériques*, Armand Colin, pp.159-177, 2021. [\(hal-03466593\)](#)

à distance suivis via Zoom, appelle une camarade avec Facetime sur son téléphone pour échanger sur le cours, ce qui en outre lui évite d'être tentée de se connecter aux réseaux sociaux. Du point de vue logiciel en revanche, ce qui frappe est la diversité des applications, outils ou services utilisés et cités par les étudiants en lien avec leurs études : outils mise en place par l'université, comme l'Espace Numérique de Travail (ENT) ou la plate-forme Moodle ; outils traitement de texte ; de communication comme le courriel, Facebook, Snapchat ; outils de partage de document comme Drive ou plus rarement Dropbox ; outils de visioconférence, notamment Zoom (déployé lors du premier confinement et massivement utilisé depuis) ou parfois Skype ; outils de recherche généralistes comme Google ou portails spécifiques comme Cairn, Google Scholar ou Revues.org ; outils de présentation comme Powerpoint ; sans compter ceux qui utilisent des outils pour générer ou assembler des fichiers au format PDF ou des logiciels particuliers, notamment de statistique ou de gestion de bibliographie comme Zotero, etc.

Dans cette variété d'outils et de fonctionnalités auxquels ils renvoient, bien peu étaient utilisés couramment au lycée : du point de vue des étudiants, leur usage devenu banal en quelques semaines lors de l'arrivée à l'université est bien une caractéristique des études supérieures.

### 2.3 Évolution historique et ruptures biographiques

Cette mutation dans le domaine des études accompagne ce « basculement opéré par le numérique » dans le domaine des pratiques médiatiques et culturelles, mouvement « d'une rapidité sans précédent dans l'histoire de pratiques culturelles depuis la seconde moitié du XXe siècle » que décrit Octobre (2014, p. 53). En même temps qu'ils l'ont fait pour les loisirs, les étudiants se sont équipés de moyens de travail et de communication numériques.

Mais à ce changement historique, qui marque l'Université, correspond aussi un changement dans le parcours biographique des individus : on l'a vu, les étudiants s'équipent massivement à la fin du lycée, dans la perspective de l'entrée à l'université. La conséquence est que l'entrée à l'université marque une rupture nette dans la trajectoire d'usage des étudiants : il y a d'un côté les usages lycéens, sur le téléphone ou l'ordinateur familial, marqués par ce qui a pu être caractérisé comme une « déconnexion » entre les usages privés et scolaires (Guichon, 2012). D'un autre côté, il y a les usages étudiants, avec une privatisation d'un équipement, l'ordinateur portable, et de nouveaux modes d'écriture et de travail qui se mettent alors en place. L'entrée à

l'université semble une étape clé dans le processus de privatisation des équipements informatique, que décrivait Martin en termes quantitatifs en 2008. Chaque lycéen ou lycéenne doit, lors de l'entrée à l'université, endosser les habits neufs de l'étudiant, adopter l'instrumentation, les manières de faire, d'échanger et de communiquer des étudiants, qu'ils ne partageaient pas en tant que lycéens.

C'est précisément ce que cherche à décrire l'approche par la *littéracie* : comment ce phénomène social, la fréquence des équipements individuels et de leurs usages, conduisent à l'émergence d'une culture numérique propre aux étudiants et comment, en retour, cette culture marque les usages, modifie les habitudes, induit de nouvelles manières de lire, de travailler, de penser. Par culture, il faut entendre y compris l'émergence et la diffusion de processus cognitifs nouveaux, liés à la nouvelle instrumentation. On l'a vu avec l'exemple de la prise de note de Chloé : le recours aux ordinateurs portables induit des nouvelles manières de travailler et de penser. Noter « tout ce que dit l'enseignant », s'inventer « des codes pour écrire plus vite » puis organiser, « répertorier », mémoriser « où tout se trouve », reprendre et modifier ces notes... On est bien là dans la deuxième composante de la technicité de Combarous, cette « rationalité », cette pensée propre à une nouvelle technique, constitutive d'une culture numérique des étudiants distincte de la culture étudiante antérieure.

### 3 Usages des étudiants et lien social

Nous avons décrit brièvement la base matérielle (les « engins » dirait Combarous) et évoqué la rationalité propre à la technicité du métier d'étudiant. Mais comment entre-t-on dans cette technicité nouvelle, comment se diffuse-t-elle, quels apprentissages sont nécessaires, auprès de qui ? C'est cette dimension sociale, que Combarous qualifie « d'apparence sociologique » que nous examinons maintenant.

#### 3.1 Technicité, entraide et apprentissages sociaux

Le caractère technique de cette littéracie étudiante se manifeste également par le fait que tout usage a supposé une forme d'apprentissage, puisque rares étaient les outils qui étaient couramment utilisés précédemment.

Cet apprentissage n'est le plus souvent pas perçu par les étudiants, qui l'évoquent rarement spontanément. C'est plus souvent l'idée d'une « rencontre » qui est évoquée, comme Zineb, qui

parle de son « baptême de Powerpoint », qu'elle n'avait jamais utilisé. Certains disent avoir eu des difficultés à installer une application comme Zoom et avoir dû recourir à des tutoriels en ligne, en vidéo ou sur un site spécialisé, pour l'installer et l'utiliser. Entrer dans cette littéracie, c'est aussi apprendre à apprendre. Il faut le plus souvent demander spécifiquement ce qu'ils ont appris pour que les étudiants détaillent des procédures nouvelles pour eux : enregistrer un fichier au format pdf, permettant de le rendre à un enseignant en mail ou via la plate-forme Moodle, utiliser une fonctionnalité de sommaire automatique, etc.

D'autres apprentissages, procéduraux, ne sont pas immédiatement perçus comme techniques par les étudiants, alors même que la manière de faire est déterminée par le caractère technique des outils qui les rendent possibles. Ainsi, aucun étudiant ne dirait spontanément qu'il a « appris » à classer ses fichiers. Pourtant, lorsqu'on les interroge sur leur manière de classer les notes de cours, les travaux, les documents lus, les étudiants font état de la nouveauté de cette activité pour eux : « au lycée j'avais des pochettes, j'avais pas tout comme ça, sur l'ordinateur » dit Charlène ; « maintenant j'ai un dossier par cours, je mets le nom du cours et la date pour me retrouver » explique Théo. Certains apprentissages sont en revanche perçus comme à venir, lorsqu'on connaît l'existence de fonctionnalité ou de logiciels, mais qu'on n'a pas encore investi le temps pour apprendre son utilisation. Par exemple le logiciel de gestion de bibliographie Zotero, « il paraît que c'est bien, il faudra que je m'y mette, pour l'instant je fais sans mais c'est compliqué de bien mettre tout au bon format » (Hadra) ou l'utilisation des styles dans les traitements de textes, permettant les sommaires automatiques « non, je fais pas, je fais à la main, pour l'instant ça me suffit ».

Toujours est-il que ces usages, même lorsqu'ils ne mobilisent que les fonctionnalités les plus accessibles, sans investissement particulier dans un apprentissage parfois jugé plus coûteux que le bénéfice attendu, doivent être considérés comme une rencontre avec un objet technique. Comme pour toute rencontre technique, des registres de technicité variables peuvent être observés, certains étudiants se montrant bien plus « technophiles » que d'autres, curieux de découvrir des fonctionnalités, des « astuces » comme dit Zineb, ou montrant une connaissance de leurs principes de fonctionnement (par exemple sur le caractère distant des données dans des systèmes de partage comme Drive). Beaucoup montrent une conscience de la faible technicité de leur rapport aux outils numériques, comme Cindy : « j'ai vraiment les connaissances de base. Après, les choses plus spécifiques, je ne sais pas faire. » A l'inverse, Céline montre une

Version pré-print de : Cédric Fluckiger. Devenir étudiant, quels liens sociaux pour entrer dans une technicité numérique à l'université?. Olivier Martin; Eric Dagiral. *Les liens sociaux numériques*, Armand Colin, pp.159-177, 2021. [\(hal-03466593\)](#)

appétence et une conscience des enjeux techniques plus importante, par exemple lorsqu'elle affirme en riant qu'en utilisant Google Drive, elle a « donné [s]a vie à Google ». D'autres en revanche, quand on leur demande s'ils savent comment fonctionnent une application distante, disent ne pas le savoir du tout et disposent d'ailleurs de peu d'éléments de vocabulaire pour désigner ce dont il est question. Certains ne perçoivent pas de différence, concernant le respect de la vie privée, entre les informations laissées sur une plate-forme universitaire et sur un service commercial comme Facebook, Google ou Skype.

Mais ce qui autorise à parler d'une littéracie numérique étudiante, c'est que ces outils, leurs usages ou les connaissances les concernant ont un caractère social. Comme cela a été montré de longue date en sociologie des usages pour Internet ou la micro-informatique, l'appropriation est sociale, inscrite dans des relations familiales ou amicales, dépendante de réseaux d'entraide ou de la présence d'experts dans l'entourage (Lelong, 2002). Ces réseaux d'entraide ou d'expertise existent parfois dans les familles (pour installer un logiciel comme Zoom, deux étudiantes rencontrées ont eu recours à un frère pour l'une, un ami non étudiant pour l'autre). C'est ce qu'explique Cindy : « je fais tout pour trouver des personnes qui savent. Si c'est pas mes amis, je demande à des connaissances, à ma famille, j'essaye vraiment de me renseigner ». Or beaucoup des usages de ces outils ne sont pas familiers à l'entourage des étudiants rencontrés, particulièrement ceux issus de milieux modestes, faibles utilisateurs de l'ordinateur, qui ont peu besoin de fonctionnalités avancées d'un traitement de texte et n'ont pas connaissance des outils spécifiques de l'étudiant, comme l'ENT ou Moodle. C'est alors au sein de la communauté étudiante que circulent informations, conseils, recommandations ou connaissances : la technicité du métier d'étudiant nécessite et encourage des liens sociaux, des chaînes de solidarité socio-techniques, pour apprendre à manier des outils de partage, d'écriture de recherche d'information, etc.

### 3.2 Technicité, échanges et sociabilité horizontale des étudiants

Ainsi, la technicité même des activités des étudiants, consistant à mobiliser des outils numériques d'écriture, d'accès à l'information, de stockage, nécessite et favorise des liens sociaux. Évidemment, en sens inverse, cette technicité permet et encourage la communication et la sociabilité au sens large. Il y a donc un double lien entre technicité et lien social, car ce qui caractérise les étudiants, c'est qu'une partie de leurs relations sociales sont liées à un objectif

Version pré-print de : Cédric Fluckiger. Devenir étudiant, quels liens sociaux pour entrer dans une technicité numérique à l'université?. Olivier Martin; Eric Dagiral. *Les liens sociaux numériques*, Armand Colin, pp.159-177, 2021. [\(hal-03466593\)](#)

de travail universitaire lui-même fortement technicisé, autour de la consultation de ressources éducatives ou de production de réalisations (textes, rapports, mémoires...).

Un fait dominant est bien entendu la généralisation et la multiplication des formes de communication horizontale, entre étudiants. Une part importante de ce qu'on peut identifier comme « événements littéraciques numériques » sont relatifs à cette communication entre pairs. Les étudiants créent fréquemment un groupe Facebook au sein duquel ils échangent des informations sur les rendus de travaux, les absences des enseignants, etc. C'est le cas des étudiants qui ont été interrogés, à la fois avant et pendant le confinement : dans chaque promotion existent un ou plusieurs groupes sur les réseaux sociaux, qui sont l'œuvre des étudiants eux-mêmes. Ces groupes sont évidemment des lieux de sociabilité qui prolongent le face-à-face et parfois s'y substituent, notamment en période de confinement.

Cette sociabilité horizontale permet que l'information ne soit pas que descendante, de l'institution vers les étudiants. Des informations pratiques, des conseils circulent sur Facebook ou WhatsApp, au point que les enseignants font parfois appel à des étudiants comme relais pour communiquer des informations plus rapidement ou efficacement que par le secrétariat. Ces formes de communication s'ajoutent à la mise à distance, par l'institution, d'une part de son enseignement : parmi les étudiants de l'Université de Lille qui ne sont pas inscrits à une formation à distance, 82% sont malgré tout inscrits à des cours en ligne, sur la plateforme Moodle ou sur un MOOC, et la majorité consulte ces cours plusieurs fois par semaine (ODIF, 2020).

Mais l'existence de ces formes non spécifiques de sociabilité ne doit pas masquer qu'en réalité, ces groupes permettent certes de communiquer des informations, mais aussi, pour certains, de partager des ressources, comme des notes prises pendant les cours. C'est-à-dire que la communication s'organise largement non seulement autour, mais en lien avec les activités de travail et d'apprentissage eux-mêmes.

C'est notamment le cas pour l'usage de tous les outils de partage et de mutualisation de documents. Par rapport aux enquêtes menées il y a quelques années, leur usage s'est généralisé parmi les étudiants, qui créent des espaces partagés systématiquement lorsqu'un travail commun doit être rendu à plusieurs (le plus cité étant le service proposé par Google). Mais d'autres espaces de mutualisation ont également été créés de manière plus pérenne, à l'échelle



d'une promotion entière ou d'un groupe de TD, pour partager notes de cours ou lectures. Plusieurs étudiants avaient déjà utilisé de tels espaces de partage avant leur entrée à l'université, mais de manière très ponctuelle : c'est bien l'entrée à l'université qui a conduit à ce que cet usage se répande et devienne une habitude. Pendant le confinement, aucun étudiant rencontré n'utilisait pas au moins l'un de ces espaces et l'idée de s'en passer semblait saugrenue à tous.

Même des activités que l'on pourrait penser strictement individuelles prennent une dimension sociale. Ainsi, la prise de note sur support numérique, d'abord pensée comme nécessité individuelle, conduit à toute une économie d'échanges entre étudiants. Ces échanges peuvent être individuels, comme Lucie qui a trouvé une « binôme » avec qui elles échangent leurs notes de cours, les complètent ou peuvent rattraper un cours. Mais parallèlement à ces échanges symétriques individuels, certains étudiants créent de véritables lieux de mutualisation, sur Facebook ou Snapchat : des étudiants mettent leurs notes à disposition de l'ensemble de la promotion.

Ces échanges et partages se forment collectivement en entrant à l'Université. On sait bien que la technique n'existe pas en société hors d'usages partagés (Simondon, 2014). Pour les étudiants actuels, cette présence massive des équipements et les pratiques numériques afférentes s'articulent et sont partie intégrante du maintien d'une forme de lien social avec l'institution d'une part, les autres étudiants d'autre part (et ce avant même le confinement et le passage des cours à distance). Comment donc se forment-ils ?

### 3.3 Technicité et normativité des échanges

Si la culture, pour reprendre la définition minimaliste de Martinand, est une « technicité valorisée et partagée », alors les conditions de valorisation et de partage, c'est-à-dire les normes sociales, valeurs, habitudes socialement partagées... qui entourent la culture numérique des étudiants doivent être élucidées. Or ce dont rend compte le concept de littéracie, c'est qu'une forme culturelle n'est pas un donné que l'on reçoit passivement, mais est co-construite dans les relations sociales. Cela s'observe aussi bien dans les relations entre étudiants que dans celles entre les étudiants et l'institution universitaire : les outils de communication et d'échange qu'ils mobilisent ne préexistent pas, ils sont créés collectivement.

Ils le sont déjà entre étudiants, au sein des groupes et des promotions. Plutôt qu'une culture commune, il faut envisager un paysage d'usages variés, hétérogènes, parfois singuliers : tel

Version pré-print de : Cédric Fluckiger. Devenir étudiant, quels liens sociaux pour entrer dans une technicité numérique à l'université?. Olivier Martin; Eric Dagiral. *Les liens sociaux numériques*, Armand Colin, pp.159-177, 2021. [\(hal-03466593\)](#)

groupe d'étudiants construira ad hoc un « code couleur » pour signifier aux membres d'un groupe de travail sur un document échangé par courriel la nature des modifications proposées, alors qu'un autre groupe décidera d'avoir recours à un document partagé sur un « drive » ou un « pad » quelconque, parce qu'un étudiant aura su convaincre ses camarades de son intérêt, à l'instar de Carole qui explique « « j'ai donné un plan à chacun, j'ai distribué ce qu'il fallait faire, nos différentes parties, pour pouvoir mettre en commun » (Fluckiger, 2016). C'est bien à la fois les moyens techniques disponibles, les habitudes partagées collectivement, les habiletés de chacun qui autorisent ou empêchent des modes d'échanges au sein de chaque groupe : comme le disait Sophia, qui souhaitait utiliser Dropbox, « les autres elles y arrivaient pas alors... ».

Cette diversité ne doit cependant pas faire oublier que les normes et habitudes ne sont pas créées librement dans un vide social, mais bien au sein d'une institution qui valorise certains usages ou manières de faire et en dévalorise donc, façonnant la technicité. Les formats de communication qui ont cours dans les formations partiellement ou totalement à distance sont en partie les mêmes, mais en partie différents de ceux qui prévalent dans les échanges personnels des étudiants. Cette transposition à un autre contexte n'est pas sans poser problème à certains étudiants, qui reproduisent en contexte académique des formats communicationnels jugés non adaptés, par exemple en adressant à leurs enseignants des courriels sans ponctuation ni formule de politesse (*ibid.*). Le problème est précisément que de tels messages sont jugés non adaptés, c'est-à-dire que les étudiants, en position dominée, font l'objet de jugements (et suscitent des discours catastrophistes sur la perte de repères ou sur un supposé affaiblissement des normes de l'écrit) alors même qu'ils sont en phase d'appropriation des outils de communication et des normes sociales qui prévalent dans ce nouvel univers. De la même manière que pour l'École et l'écriture, l'Université est pour eux le lieu de rapports de pouvoir, qui passent par - et où tout à la fois se codifient - les usages d'outils numériques, où ils s'apprennent et où ils s'effectuent.

Ces normes et valeurs portées institutionnellement jouent un rôle dans les difficultés de certains étudiants, dont le capital culturel est plus éloigné des attentes. De la même manière que Hoggart (1970) a pu montrer que les usages de la lecture, dans le nord-est industriel de l'Angleterre, différaient de la tradition lettrée, il existe un écart entre les usages numériques valorisés dans les mondes académiques et professionnels et ceux des lycéens qu'ils étaient encore il y a peu.

## 4 Conclusion

Les mutations engendrées par le numérique dans les domaines culturels, de la sociabilité ou encore du travail ont été largement décrites par les travaux en sociologie. Mais ces mêmes travaux se sont comparativement moins intéressés à celles relevant du domaine éducatif, pour privilégier l'étude des cultures numériques. À l'inverse, des travaux plutôt ancrés en éducation analysent les dispositifs mis en œuvre par les institutions, les usages éducatifs prévus et détournés, mais s'y sont relativement peu intéressés du point de vue des étudiants et du rapport nouveau à la technique qu'ils développent à cette occasion. La sociologie a en effet parfois été assez indifférente à la technicité des pratiques. L'anthropologie, en revanche, a une longue tradition de questionnement de la dimension technique des activités humaines, de Leroi-Gourhan, sur les techniques de taille de silex jusque Goody (1979), qui envisageait l'écriture comme une « technologie de l'intellect ». L'hypothèse de Goody est que l'écriture est une technologie dont l'invention a modifié les structures et pratiques sociales ainsi que les processus cognitifs, représentationnels, idéologiques de la société.

Or la crise de la Covid a révélé publiquement le changement important qui est advenu dans la manière dont les étudiants travaillent et communiquent. C'est cette numérisation massive du métier d'étudiant que nous entendons contribuer à documenter. Elle s'étend aux différentes dimensions de la vie estudiantine : leur vie sociale et culturelle, bien sûr, comme pour l'ensemble de la population, mais aussi leurs relations avec l'institution et les enseignants, les liens de travail qui unissent les étudiants, la relation pédagogique avec les enseignants, la recherche documentaire, le rapport au savoir, etc.

La fermeture des universités a aussi révélé les limites de leur entrée dans cette technicité : les étudiants loin d'être des natifs numériques, ne s'approprient les outils, les usages possibles, les normes qu'au sein d'une institution et en lien avec des collectifs : les enseignants, leur famille et amis mais surtout les pairs.

A l'Université, le lien social se construit largement par et pour le travail universitaire. Ce chapitre a permis de souligner qu'on ne peut comprendre ce dernier sans se pencher sur sa technicité, depuis le problème d'accès à des prises électriques jusqu'aux relations sociales qui norment les usages des outils de communication, en passant par les opérations cognitives bouleversées par la numérisation des notes et documents de travail des étudiants.

### Encadré Bibliographique

Sur l'approche anthropologique de la littéracie, le lecteur pourra se reporter à l'ouvrage princeps de Goody (1979) ainsi qu'à l'ouvrage de Street (1984) à l'origine des New Literacy studies. L'article traduit en français de Barton & Hamilton (2010) constitue une bonne entrée dans les perspectives méthodologiques qu'ouvre le concept de littéracie. Sur la technicité et la culture technique, ce chapitre s'est appuyé sur l'ouvrage de Combarous (1984) et la relecture qu'en a proposée Martinand (par exemple 2018, pour une réédition d'un texte plus ancien). Enfin, les usages spécifiques des étudiants ont fait l'objet de publications sur les liens avec la réussite universitaire (Michaut et Roche, 2017 ou Papi et Glickman, 2015), mais les articles de Mercklé et Octobre (2012), Octobre (2014) ou Pasquier (2020) permettent de saisir ces usages académiques dans le contexte des cultures juvéniles à l'ère du numérique et des réseaux sociaux.

## 5 Références

BACHIMONT Bruno, 2012, « Pour une critique phénoménologique de la raison computationnelle », *E-dossiers de l'audiovisuel de l'Ina*.

BART Daniel. & DAUNAY Bertrand, 2016, *Les Blagues à PISA*, Vulaines-sur-Seine, Le Croquant.

BARTON David & HAMILTON Mary, 2010, « La littératie : une pratique sociale », *Langage et société*, n°133, p. 45-62.

BOURDIEU Pierre, 1980, *Questions de sociologie*, Paris, Éditions de minuit.

COMBARNOUS Maurice, 1984, *Les techniques et la technicité*. Paris, Éditions sociales.

COULON Alain, 1997, *Le Métier d'étudiant : l'entrée dans la vie universitaire*, Paris, PUF.

DUGUET Amélie & MORLAIX Sophie, 2018, « Le numérique à l'université : facteur explicatif des méthodes pédagogiques ? », *Revue internationale de pédagogie de l'enseignement supérieur*, n°34, vol.3, <http://journals.openedition.org/ripes/1682>

Version pré-print de : Cédric Fluckiger. Devenir étudiant, quels liens sociaux pour entrer dans une technicité numérique à l'université?. Olivier Martin; Eric Dagiral. *Les liens sociaux numériques*, Armand Colin, pp.159-177, 2021. [\(hal-03466593\)](#)

ENDRIZZI Laure, 2012, « Les technologies numériques dans l'enseignement supérieur, entre défis et opportunités », *Dossier d'actualité veille et analyses de l'IFE*, n°78. <http://ife.ens-lyon.fr/vst/DA/detailsDossier.php?dossier=78&lang=fr>.

FLUCKIGER Cédric, 2011, « De l'émergence de nouvelles formes de distance. Les conséquences des nouvelles pratiques de communication ordinaires sur la FAD dans le supérieur », *Distances et Savoirs*, vol.9, n°3, p. 397-417.

FLUCKIGER Cédric, 2016, « Les étudiants sont-ils des natifs numériques ? » in MARTIN Olivier & DAGIRAL Eric, *L'ordinaire d'Internet*, Paris, Armand Colin, pp.146-166.

GOODY Jack, 1979, *La raison graphique*. Paris, Éditions de Minuit (1<sup>ière</sup> édition : 1977).

GUICHON Nicolas, 2012, « Les usages des TIC par les lycéens – déconnexion entre usages personnels et usages scolaires », *Revue STICEF*, vol.19, [http://sticf.univ-lemans.fr/num/vol2012/05-guichon/sticf\\_2012\\_guichon\\_05.htm#Heading298](http://sticf.univ-lemans.fr/num/vol2012/05-guichon/sticf_2012_guichon_05.htm#Heading298)

HOGGART Richard, 1970, *La culture du pauvre*, Paris, Éditions de minuit (1<sup>ière</sup> édition : 1957).

LANKSHEAR Colin & KNOBEL Michelle, 2011, *New Literacies*. 3<sup>e</sup> ed. Open University Press.

LELONG Benoit, 2002, « Savoir-faire technique et lien social. L'apprentissage d'Internet comme incorporation et autonomisation », *Raisons pratiques*, vol.8, p. 265-292.

LEROI-GOURHAN André, 1964, *Le geste et la parole*, Paris, Albin Michel.

MARTIN Olivier, 2008, « La conquête des outils électroniques de l'individualisation chez les 12-22 ans », *Réseaux*, vol.25, n°146, p. 335-365.

MARTINAND, Jean-Louis, 2018, « Sciences, Techniques, Technologie », *La Pensée*, vol. 4, n°396, p. 145-154.

MAZOYER Marcel & ROUDART Laurence, 1997, *Histoire des agricultures du monde. Du néolithique à la crise contemporaine*, Paris, Seuil.

MERCKLE Pierre & OCTOBRE Sylvie, 2012, « La stratification sociale des pratiques numériques des adolescents », *RESET*, n°1, <http://journals.openedition.org/reset/129>

Version pré-print de : Cédric Fluckiger. Devenir étudiant, quels liens sociaux pour entrer dans une technicité numérique à l'université?. Olivier Martin; Eric Dagiral. *Les liens sociaux numériques*, Armand Colin, pp.159-177, 2021. [hal-03466593](https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-03466593)

MICHAUT Christophe & ROCHE Marine, 2017, « L'influence des usages numériques des étudiants sur la réussite universitaire », *Revue internationale de pédagogie de l'enseignement supérieur*, n°33, vol.1. <http://journals.openedition.org/ripes/1171>

OCDE, 2000, *La littératie à l'ère de l'information. Rapport final de l'enquête internationale sur la littératie des adultes*. OCDE.

ODIF, 2020, « Les équipements informatiques et pratiques numériques. Etudiants de l'Université de Lille en 2018-2019 », Observatoire de la Direction des Formations, Université de Lille, Etudes et Enquêtes.

OCTOBRE Sylvie, 2014, Les enfants du numérique : mutations culturelles et mutations sociales, *Informations sociales*, n°181, p. 50-60.

PAPI Cathia & GLIKMAN Viviane, 2015, « Les étudiants entre cours magistraux et usage des TIC », *Distances et médiations des savoirs*, n°9 | 2015, <http://journals.openedition.org/dms/1012>

PASQUIER Dominique, 2020, « Cultures juvéniles à l'ère numérique. Présentation », *Réseaux*, n°222, p. 9-20.

PRIVAT Jean-Marie & SCARPA Marie, 2018, « L'ethnocritique de la littérature », *Sociopoétiques*, n°3.

SIMONDON Gilbert, 2014, « Psychosociologie de la technicité (1960-1961) », in SIMONDON Gilbert (dir.), *Sur la technique. (1953-1983)*, Paris Presses Universitaires de France, pp. 25-129.

STREET Brian, 1984, *Literacy in theory and practice*. Cambridge, Cambridge University Press.